LES MUSULMANS EN AMÉRIQUE D'AVANT CHRISTOPHE COLOMB

par le professeur
M. HAMIDULLAH

LA découverte du Nouveau Monde des Amériques par le vieux monde constitue, sans aucun doute, l'événement le plus considérable dans le domaine géographique. On l'attribue volontiers à Christophe Colomb, originaire de Gênes en Italie (1451-1506). Il se mit au service de l'Espagne vers 1492 et obtint, d'Isabelle de Castille, trois navires qui lui permirent d'aller vers la découverte. Parti de Palos, le 3 août 1492, et après avoir lutté contre son propre équipage, il aperçut la terre le 12 octobre suivant : c'était Guanahani (San Salvador), une des îles Lucayes (Bahama). Il aborda ensuite à Cuba et à Haïti, qu'il nomma Hispaniola ; puis il revint en Espagne (mars 1493). Lors de son second voyage (septembre 1493-juin 1496), il reconnut la Guadeloupe, Porto-Rico, la Jamaïque, la côte sud-ouest de Cuba. Dans son troisième voyage (1498), après avoir touché à la Trinité, il atteignit le continent, longea la côte de l'Amérique méridionale depuis l'Orénoque, jusqu'à Caracas. Au cours d'un quatrième voyage (1502-1504), il explora la côte de l'Amérique centrale, du Honduras au golfe de Darien. Mais il ne trouva plus aucun crédit auprès du roi Ferdinand, et mourut dans la misère (cf. Larousse). Dans les **Origines du droit international** (p. 255), Ernest Nys cite Las Casas (prêtre et compagnon de Colomb), que dans l'espace de 38 ans les envahisseurs chrétiens du vieux monde massacrèrent douze millions d'Américains de peau rouge.

C'est une ironie du destin. Colomb ne donna son nom qu'à une petite partie de ses découvertes, la Colombie, tandis que ce fut Améric Vespuce, navigateur de Florence (1451-1519) qui, visitant le pays découvert par Colomb, eut la primauté d'être choisi par les premiers cartographes pour donner son nom à l'Amérique.

On n'ignore pas que Colomb n'était point parti pour découvrir un nouveau continent, mais simplement la route maritime vers l'Inde, parce que la conquête de Constantinople (Istanbul) par les Musulmans (Turcs), en 1453, avait enlevé à l'Europe le dernier maillon de la chaîne des entrepôts pour commercer avec l'Orient. Evidemment, l'idée est étroitement liée avec celle de la sphéricité de la terre. Comme nous allons le savoir et celà d'après l'autorité d'un fils de Christophe Colomb, ce sont bien des navigateurs musulmans venant à Gênes, qu'il avait reçu cette notion. Et de même, il a rencontré plus tard des Musulmans, surtout des noirs, dans les pays d'Amérique qu'il avait pu visiter.

Il serait donc intéressant et nécessaire d'étudier les phases de l'évolution de la découverte des Amériques par les Musulmans, bien avant Christophe Colomb.

LA GEOGRAPHIE CHEZ LES MUSULMANS

Les tout-premiers Musulmans sont issus de l'Arabie. Il est fort douteux que les Arabes pré-islamiques aient pensé, encore moins laissé à la postérité, les résultats de leurs discussions, quant à la forme de la terre. Une quinzaine d'années à peine, après la mort du Prophète, les armées du calife Uthmân pénétrèrent en 647 en Andalousie (cf. Tabari et Gibbon) et, simultanément, de l'autre versant en Transoxiane, en territoire Chinois (cf. Balâdhuri ainsi que chroniques indigènes de la Chine, citées par Barthold), naturellement de toute évidence en traversant, comme un croissant, les pays intermédiaires : l'Afrique du Nord, le Proche et le Moyen Orient, avec l'Arménie dans le Nord et la côte ouest de l'Inde-Pakistan dans le Sud (cf. également Balâdhuri). Dans ce déconcertant conglomérat de races et de civilisations — grecque, gothique, berbère, copte, abysinne, indienne, turanienne, chinoise et autres — on ne sait s'ils ont reçu la notion de la sphéricité de la terre, de la science de quelques-uns de ces pays, ou bien si c'est la contribution originale à la nouvelle civilisation que les Musulmans étaient en train d'élaborer. Quoi qu'il en soit, un Iranien, aux attaches si hautement religieuses et d'une époque aussi primitive qu'Abou Hanifa (699-767), avait foi en cette notion, comme cela apparaît dans le récit suivant.

Lors d'une polémique, un Mu'tazilite posa à Abû Hanifa la question : « Mais où est donc le centre de la terre ? », et lui, de répliquer : « Là même où tu es assis ». Le polémiste se tut. (Selon al-Muwaffaq, Manâqib Abi Hanifa, 1, 161, cette scène eut lieu en présence du calife al-Mansour). La réponse ne saurait être valable, et convain-

cante, que si la terre eut été considérée comme sphérique, et d'où n'importe quel point pût constituer son centre. Dans un commentaire sur le Coran, Baidâwi, énonce la sphéricité de la terre, sans discussion, comme quelque chose d'admis par tout le monde ; ce qui ne manquerait pas de prouver qu'il n'eut pas en Islam de difficultés émanant des milieux religieux contre la science, bien au contraire.

Lorsqu'on traduisit plus tard, la géographie de Ptolémée, en arabe, il ne semble pas que son carré de la terre eut impressionné les Musulmans. Comment d'ailleurs expliquer différemment que déjà Ibn Rusteh (cir. 890) exprime le consensus des savants musulmans, à ce sujet. Quelques extraits d'ouvrages encore existants ne seraient pas sans intérêt :

a) Géographie d'Ibn Rusteh, p. 12 : « Il y a un consensus, parmi les hommes de science, que la terre, avec toutes ses parties terrestres et océaniques, est sphérique, comme une boule. La preuve en est administrée que le lever du soleil, de la lune et des astres n'a pas lieu au même moment, dans les différentes régions de la terre ; leur apparition dans les pays orientaux se révèle avant celle qui a lieu en occident. Le coucher répond aux exigences semblables... ». Le même, p. 8 : « La terre est sphérique, comme la balle, au corps massif, au milieu du ciel concave, suspendue dans l'air, le ciel l'entourant de tous les côtés en équidistance, que ce soit d'en haut, ou d'en bas, ou même d'un côté quelconque. Elle est donc au milieu du ciel, comme le jaune de l'œuf est dans l'œuf ».

b) Ibn al-Faqih (m. 902), dans sa géographie, p. 153 : « On dit que la mer aussi est sphérique. La preuve en est que, si vous naviguez en bateau de la côte vers la haute mer, les montagnes de la côte et les arbres disparaîtront graduellement. De même, si vous avancez vers la côte, ces choses apparaîtront graduellement... ».

c) Ibn Khordâdbeh (m. 912), dans la traduction française de De Goeje (pp. 2-3) : « La terre est ronde comme un sphère, et placée au milieu de l'espace céleste comme le jaune dans l'intérieur de l'œuf. L'air l'envoloppe et l'attire, sur tous les points de sa surface, vers l'espace céleste. Tous les corps sont stables sur la surface du globe parce que l'air attire les principes légers dont ces corps se composent, tandis que la terre attire vers son centre leurs parties pesantes, de la même manière que l'aimant agit sur le fer... La périphérie du globe à l'équateur est de 360 degrés. Le degré vaut 25 parasanges ; la parasange 12 000 coudées ; la coudée, 24 doigts ; le doigt six grains d'orge alignés les uns à côté des autres dans le sens de leur épaisseur. Par conséquent, la circonférence de la terre est de 9 000 parasanges. Entre l'équateur et chacun des deux pôles, on compte 90 degrés d'astrolobe. L'étendue de la terre, dans le sens de sa largeur (latitude) est égale à son étendue dans le sens de la longitude, mais elle n'est habitée que jusqu'au 24e degré — Ibn Khaldoun, Prolégémène, I, 92 de la traduction : « jusqu'au 64e degré — à partir de l'équateur, le reste étant couvert par la grande mer... ».

Mas'oudi (m. 956) dans ses **Prairies d'Or**, traduction de Barbier de Meynard, I, 179-180, dit en outre :

« La portion habitée (de la terre) s'étend depuis un groupe de six îles nommées les îles éternelles (Fortunées) et situées dans l'Océan occidental (Atlantique), jusqu'à l'extrémité de la Chine. Cette étendue correspondant à douze heures de la révolution journalière du soleil, ils ont reconnu que le soleil se lève pour les îles Eternelles, situées dans l'Océan occidental, quand il se couche à l'extrémité de la Chine, et qu'il se lève, pour cette partie reculée de la terre, quand il se couche pour ces îles. Cette portion est la moitié de la circonférence terrestre, et c'est l'étendue longitudinale qu'ils disent avoir observée ».

Pour enfin ne pas alourdir, Bérouni (**Jamâhir**, p. 167), résume en une phrase ce qu'il a dit ailleurs avec plus de détails : « ...la plus longue obscurité nocturne qu'on peut rencontrer : c'est sous les deux pôles, pendant six mois de suite, suivie de semblable longueur, de la clarté continue du jour ».

LES CONSEQUENCES DE LA SPHERICITE

Ces géographes musulmans ne tardèrent pas à tirer des conclusions — théoriques certes — de la notion de rondité de la terre. On n'ignore pas que, si un homme fait le tour du monde, en suivant tout droit la direction de l'est, en fin de compte il aura dépassé d'un jour celui qui est resté à l'endroit du départ de ce voyageur. On peut le lire dans le livre du prince-géographe Abu'l-Fidâ (1273-1332), dont l'ouvrage fut traduit en Français par Reynaud, en 1848. On se rappellera aussi le charmant roman de Jules Verne (1828-1905), « **Le Tour du monde en quatre-vingt jours** », dans lequel un Londonien entreprend ce voyage ; il rentre, le 81e jour, après son départ, et croit avoir perdu son pari, mais, au dernier moment, il apprend que, pour les Londoniens, le soleil ne s'était levé seulement que 80 fois. Voici l'extrait d'Abu'l-Fidâ — dans la traduction de Reynaud (**Gorgraphie d'Aboulféda**), t. II/1, pp. 3-5) — qui peut bien avoir été à la source d'inspiration de Jules Verne :

Notions sur la terre en général. — La terre, considérée d'une manière générale, a la forme d'une boule. C'est ce qui se prouve en astronomie, d'une foule de manières... Voici un problème qui servira à rendre la chose sensible. Supposons la possibilité de faire le tour de la terre ; supposons, de plus, trois individus réunis dans un lieu déterminé, dont l'un se dirige vers l'Occident, et le deuxième vers l'Orient, tandis que le troisième restera au même endroit, en attendant que les deux autres aient fait le tour du globe. Celui qui s'est avancé vers l'Occident, reviendra par l'Orient, et celui qui s'est dirigé vers l'Orient, retournera par l'Occident. Or, à celui qui est allé vers l'Occident, il manquera un jour, — cette observation, qui ne reposait que sur la théorie, fut vérifiée pour la première fois en 1522, lorsque Sébastien del Cano, compa-

gnon de Magellan, aborda en Espagne, venant de l'Orient, après être parti, trois ans auparavant, par l'Occident — tandis que celui qui s'est dirigé vers l'Orient, comptera un jour de trop. En effet, celui qui s'est dirigé vers l'Occident, et que nous supposons avoir fait le tour de la terre en sept jours, a avancé dans la même direction que le soleil, de manière que, chaque jour, le soleil s'est couché plus tard, pour lui, d'à peu près un septième de sa révolution ; ce qui, en sept jours, fait une révolution entière, c'est-à-dire un jour complet. Celui, au contraire, qui a avancé vers l'Orient, a suivi une direction opposée à celle du soleil, et le soleil s'est couché, pour lui, un septième de révolution de meilleure heure ; ce qui, au bout de sept jours, fait un jour entier, et l'oblige à compter un jour de plus. Ainsi donc, si le jour du départ fut un vendredi, et que l'un et l'autre reviennent le vendredi suivant auprès de celui qui est resté immobile : l'individu qui n'a pas bougé manquera un vendredi, celui qui a avancé vers l'Occident, pour revenir par l'Orient, manquera un jeudi, et celui qui a avancé vers l'Orient pour revenir par l'Occident, un samedi. Le résultat serait le même si, au lieu de quelques jours, le voyage avait duré des mois ou des années.

EXPLORATION MARITIME

Le développement de la civilisation musulmane se présente, au cours de l'histoire, avec une déconcertante précocité. Dans son **History of the Law of Nations,** Walker admet que, si le comportement d'un peuple à travers ses guerres, est le meilleur critère de sa civilisation, dans leurs toutes premières invasions les Arabes (Musulmans) se découvrent plus civilisés que les peuples civilisés qu'ils avaient conquis. La première « guerre maritime » des Musulmans date de 630, un an à peine avant la mort du Prophète : près de la côte, quelques soldats abordent dans une île pour chasser les pirates abyssins, comme le rapporte Ibn Sa'd. Une demi-dizaine d'années plus tard, pendant le califat d'Umar et quittant Oman, ils occupent plusieurs ports importants entre Bombay et Karachi (cf. Balâdhuri). En 646, l'armée du calife Uthmân traverse le détroit de Gibraltar et s'installe en Andalousie ; il y reste jusqu'à ce que Târiq vienne plus tard pour achever l'occupation de la Péninsule Ibérique (cf. Tabari).

Ne nous étonnons donc pas s'ils se sont très vite intéressés à explorer l'Océan Atlantique. Déjà, Mas'oudi (m. 956) donne des détails. Voici ce que nous lisons dans ses **Prairies d'Or** (dans la traduction de Barbier de Meynard, I,258-9) :

« La Mer des Ténèbres (Atlantique)... on en raconte des choses merveilleuses, que nous avons rapportées dans notre ouvrage intitulé **Les annales historiques** [hélas, perdu], en parlant de ce qu'ont vu les hommes qui y ont pénétré au risque de leur vie, et dont les uns sont revenus sains et saufs, tandis que les autres ont péri. Ainsi, un habitant de l'Espagne, nommé Khachkhach, et natif de Cordoue, réunit une troupe de jeunes gens, ses compatriotes, et voyagea avec eux sur l'Océan dans les embarcations qu'il avait équipées. Après une absence assez longue, ils revinrent, chargés de butin. De plus, cette histoire est connue de tous les Espagnols.

Probablement, il s'agit là de cette même histoire dont Idrisi (1100-1166) donne plus de détails dans sa géographie **Nuzhat al-muchtâq.** Le passage qui nous intéresse est déjà édité. Voici ce que nous y lisons :

« Le commandeur des Musulmans Ali ibn Yousuf ibn Tâchfin envoya son amiral Ahmad ibn Umar, mieux connu sous l'épithète de Raqchal-aouzz (marque de l'oie), pour attaquer une île dans l'Atlantique, mais il décéda avant le succès (p. 55)... Au-delà de cette Mer des Ténèbres, on ne sait ce qu'il y a. Personne n'a un renseignement sûr, car il est très difficile de la traverser. Son atmosphère est ténébreuse, ses vagues très fortes, ses dangers périlleux, ses bêtes terribles, ses vents chargés de tempêtes. Il y a beaucoup d'îles, dont certaines sont peuplées, les autres submergées. Aucun navigateur ne la traverse, et n'y pénètre, mais on rase le long de sa côte (p. 165)... Et c'est de la ville de Lisbonne que partirent les **Mugharrarin** (les séduits), en montant la Mer des **Ténèbres** (Atlantique), afin de connaître ce qu'elle contenait et où elle se terminait, comme **nous l'avons déjà mentionné. Il y a encore, dans la ville de Lisbonne, dans un quartier près d'al-Hamma** [source d'eau thermale qui existe encore à Estoril, dans la banlieue de Lisbonne moderne], une rue qui leur est attribuée et qui s'appelle **la Rue des séduits jusqu'à l'éternité** (darb al-mugharrarîn ilà âkhir al-abad). En effet, huit **hommes**, tous cousins, s'y étaient réunis ; **ils avaient** préparé un navire de transport de **marchandises, et** avaient chargé l'eau et les vivres qui leur suffiraient pour plusieurs mois. Puis ils **mirent à la** voile, lorsque le vent de l'Est commença à souffler. Ils profitèrent de cette brise pour naviguer pendant onze jours, et parvinrent à une mer, avec de fortes vagues, de mauvaises odeurs, de nombreux écueils (?), et de peu de lumière. Certains d'y périre, ils tournèrent alors leurs voiles dans l'autre sens et naviguèrent vers la direction du Sud pendant douze jours. Ils arrivèrent alors devant l'île des Chèvres. Là, il y avait des troupeaux de chèvres, dépassant tout possible dénombrement, broutant en liberté sans berger ni surveillance. Les navigateurs se dirigèrent vers l'île, et débarquèrent. Là, ils trouvèrent une source à la surface de la terre, au-dessus de laquelle il y avait un figuier sauvage. Ils attrapèrent quelques chèvres, les égorgèrent, mais ils trouvèrent leur chair si amère que personne ne put en manger. Ils gardèrent donc seulement leurs peaux, et reprirent leur route, poussés par le vent du Sud, pendant douze jours, jusqu'à ce qu'ils aperçurent une île dans laquelle ils virent des habitants et des champs cultivés. Ils s'y dirigèrent alors, afin de voir ce qu'elle contenait. Mais, encerclés par des barques, ils furent capturés. On les transporta, dans leur propre navire, vers un misérable **hameau situé sur la** côte, où on les fit descendre. **Là, ils virent des hommes à peau rouge,** peu velus, **à cheveux**

droits et à tailles hautes. Leurs femmes étaient d'une beauté extraordinaire. On les enferma dans une des maisons du hameau, pendant trois jours. Puis le quatrième, un homme vint chez eux, et il parlait la langue arabe. Celui-ci leur demanda qui ils étaient, le but de leur arrivée, et d'où venaient, quel était leur pays ? Ils lui donnèrent tous les renseignements. Cet individu ne leur promit que du bien, et les informa qu'il était l'interprète du roi. Le second jour, après cette visite, ils furent amenés devant le roi qui leur posa les mêmes questions, et ils donnèrent les mêmes renseignements, expliquant qu'ils s'étaient lancés à l'aventure dans l'Océan pour découvrir ce qu'il y avait de nouveau et de curieux, et pour se rendre compte des aspects de son extrémité. Lorsque le roi entendit cela, il rit et dit à l'interprète : « Informe ces gens que mon père avait commandé à un groupe d'esclaves de naviguer sur cet océan, qu'ils le traversèrent en latitude pendant un mois, jusqu'à ce que la lumière leur manquât totalement ; et ils revinrent sans que quelque curiosité fût remplie ou quelque avantage obtenu ! » Ensuite, le roi intima à l'interprète de ne promettre que du bien à ces gens, et de leur dire qu'ils n'espèrent du roi que le meilleur des traitements. Il le fit. Puis on les renvoya à leur prison, jusqu'à ce que le vent d'ouest se lève. Alors, les indigènes préparèrent une barque, on banda leurs yeux, et ils naviguèrent en leur compagnie pendant un certain laps de temps. Les malheureux explorateurs avouèrent plus tard : « Nous croyons, à l'appui de nos souvenirs précis ou non, qu'ils naviguèrent avec nous pendant trois jours et trois nuits, jusqu'à ce qu'ils nous eussent ramenés à terre. Alors, ils nous firent descendre, on nous garrotta en liant nos mains derrière le dos, et ils nous abandonnèrent sur le rivage, jusqu'à ce que la pâle lueur du jour, puis le soleil se levèrent. Nous étions dans un piteux état, à cause de la brutalité du garrottage. Nous entendîmes enfin des bruits et des voix d'hommes. Nous poussâmes des cris. Des hommes se rendirent auprès de nous, et nous trouvèrent dans cette misérable posture, blessés par les cordages. Ils nous interrogèrent. Nous leur donnâmes tous les renseignements qu'ils désiraient. C'était des Berbères. L'un d'eux dit : « Savez-vous à quelle distance vous êtes ici de votre pays ? » Et nous autres, de répondre : Non. Il reprit : « En vérité, entre vous et votre pays, il y a le trajet, de deux mois ! » Celui qui était le chef des explorateurs s'exclama : **Wa asafi** ! (quel malheur à moi). La région adopta ce nom, et s'appelle encore Asafi, ce qui est, comme nous l'avons déjà mentionné, le port à l'extrémité du Maghreb. (Fin de l'extrait d'Idrisi).

Selon toute vraisemblance, nos explorateurs avaient atteint les îles Canaries. Le port d'Asafi existe encore au Maroc (francisé en Safi), à mi-chemin de Casablanca et de Mogador, centre industriel. L'existence des Berbères à Safi n'étonnera personne, pas même l'existence, dans les îles voisines, des interprètes arabes. A remarquer aussi que le roi des Canaries, rappelle aussi les multiples tentatives anciennes, pour parvenir au bout de l'immensité de l'Atlantique.

DECOUVERTE DU BRESIL

Ibn Fadlallâh al-'Umary (m. 1348) a laissé le récit d'une tentative pour atteindre l'Amérique, en partant de l'Afrique occidentale. Sa volumineuse encyclopédie **Masâlik al-absâr** n'est encore qu'en partie éditée. Voici ce qu'on peut lire dans le quatrième volume de cet ouvrage (traduction de Gaudefroy-Demombynes, Paris 1937, pp. 59, 74-75) :

« Au Nord du pays de Mali, des tribus de Berbères blancs vivent sous la domination de ce souverain. Ce sont les Antasar, les Yantar'arâs, les Meddûsa et les Lemtuna... J'ai demandé au Sultan Musà, dit Ibn Amir Hâjib, comment le pouvoir était parvenu entre ses mains. Nous sommes, me dit-il, d'une maison où l'on se transmet le pouvoir par héritage. Le souverain qui m'a précédé ne voulait pas croire qu'il fut impossible de parvenir à l'extrémité de la Mer Environnante ; il voulut y atteindre, et s'obstina dans son dessein. Il fit équiper deux cents navires chargés d'hommes, et d'autres, en même nombre, remplis d'or, d'eau et de vivres en quantités suffisantes pour des années. Il recommanda aux chefs : « Ne revenez que lorsque vous aurez atteint l'extrémité de l'Océan, ou quand vous aurez épuisé vos vivres et votre eau ». Ils partirent. Leur absence dura longtemps avant qu'aucun d'eux ne revint Enfin, un seul navire reparut. Nous interrogeâmes le capitaine sur leur aventure. « Prince, répondit-il, nous avons longtemps navigué jusqu'au moment où nous avons rencontré en pleine mer comme un fleuve au courant violent. Mon navire marchait le dernier. Les autres s'avançaient et, à mesure que l'un d'eux parvenait à cet endroit, il s'engloutissait pour ne plus reparaître. Je fis marche en arrière, et n'entrais point dans ce courant ! » Mais le Sultan ne voulut point le croire. Il équipa deux mille vaisseaux, mille pour lui et les hommes qui l'accompagneraient, et mille pour l'eau et les vivres. Il me conféra le pouvoir pendant son absence et partit avec ses compagnons sur l'Océan. Ce fut la dernière fois que nous le vîmes, lui et les autres, et je restai maître incontesté de l'empire ». (Gaudefroy-Demombyne ajoute, dans une note, les renvois suivants : Qalqachandi, **Subh al-a'cha, V**. 294 ; cf. aussi le récit d'Edrisi qu'a reproduit Carra de Vaux, **Penseurs de l'Islam,** II, 47, et les récits analogues chez Fagnan, **Extraits**, pp. 30 et suiv.).

Quelques observations s'imposent :

Le grand fleuve en pleine mer : Cela doit être l'Amazone, au Brésil. Des recherches, ou excavations sous-marines, dans la région de l'embouchure de l'Amazone seront donc souhaitables pour connaître la véracité et le bien fondé de ce récit. L'UNESCO peut s'y intéresser, où le Brésil, les gouvernements Africains et les gouvernements musulmans se rencontrent dans un commun but.

Les Noirs : Les Noirs qui embarquèrent dans la seconde flotte de mille navires — et vraisemblablement un certain nombre de ceux de la

première flotte — ne furent pas tous noyés. Le fait même que nul d'entre ceux de la deuxième flotte n'est rentré — comme était revenu le capitaine d'un navire de la première tentative en apercevant le danger — laisse penser que lors de cette seconde entreprise, la flotte parvint à débarquer quelque part et, trouvant une terre hospitalière ne crut pas devoir rentrer en Afrique, peut-être par nostalgie. Il est même troublant de lire dans le récit que, malgré la perte de toute la flotte, le roi se décida à partir. Etait-ce parce que le fleuve représentait un indice, dans le voisinage immédiat, de la terre ferme ? Etait-ce parce que les mœurs de l'époque exigeaient la discrétion ou la suppression des nouvelles de semblables découvertes — pour monopoliser les bénéfices — et de répandre au contraire de fausses nouvelles pour égarer les possibles rivaux ?

Le mot Brésil : Le nom « Brésil » — Brasil en orthographe brésilienne, et Brazil en anglais — n'est ni d'origine européenne ni brésilienne (américaine) : on n'a pas encore pu l'expliquer étymologiquement. Or l'hypothèse africaine l'explique facilement. Voici comment : Le début du récit, que nous venons de reproduire, cite des Berbères blancs qui habitaient dans l'empire de Mali. Chez les Berbères, il y a une tribu bien connue de Birzâlah ; la collectivité des membres de cette tribu se dit « Brâzil ». Très entreprenant, on rencontre des Berbères Brâzil non seulement en Espagne musulmane, mais jusqu'en Syrie. Les dictionnaires biographiques parlent d'un nombre considérable de « Birzâlî ». Pour la généalogie de cette tribu, reportons-nous au célèbre savant andalou, Ibd Hazm, qui cite (**Jamharat ansâb al-'arab**, Le Caire, 1948, p. 463) : « Généalogie des Berbères.. Quant aux Zanâtah, ils ont des sous-tribus immenses, telles que **Banû Birzâl**, Banû Dammir, Maghrâwah, Banû Saghmâr, etc. Abû Muhammad Buwaikiniy al-Birzâli al-Ibâdi, qui était un ascète et connaissait bien les généalogies de cette (sa propre tribu, m'a donné le renseignement suivant :

Yahyà
Châna
ad-Dîdît
Warsîk

Z[illegible]yâ — Damir — Alghânâ
M[illegible]râ — Wârdîzan
[illegible]atan — Wântîn
Warînad

Maghrâu Yafran Wassîn

Birzâl Yazdorin Sughmâr Yattûfat Achiqqâ'

...Toutes les tribus berbères, que nous venons de citer, sont des Mu'tazilas, sinon les **Banû Birzal** et les Banû Wassîn, qui sont des Ibâdites (khârijites) ; quant à la plupart des Banû Maghrâwah et des Banû Yafran, ils appartiennent aux Sunnites. Le narrateur m'affirma que, d'après les généalogies berbères, les Sadrâtah, les Mazâtah, et les Lawâtah ont une origine copte.

Il se peut donc que les premiers à atteindre le Brésil aient été les Berbères des Banû Birzâl, qui ont donné leur nom à leur nouvelle patrie. Il faudrait une nouvelle recherche linguistique, sociologique et archéologique pour découvrir d'autres couches, s'il y en a, de berbères au Brésil.

Toutefois, d'autres faits semblables confirment cette hypothèse. En effet, l'île actuelle, nommée Palma dans les Canaries, s'appelait autrefois Bené Hoaré, d'après la tribu berbère bien connue Huwara. Il y avait aussi une île Benemarin (Banî Marîn ?), et une autre Lecmane (Luqmân ?) au 14e siècle, qui ont, l'une et l'autre, changé de nom aujourd'hui. Nous y reviendrons plus loin.

Mais, tous les émigrants africains n'étaient pas des berbères ; il y avait des Noirs aussi. On a trouvé davantage de leurs traces. En effet, les premiers Européens, compagnons de Christophe Colomb, avaient non seulement rencontré des Noirs en Amérique, mais ils relatent qu'il y avait des guerres constantes entre ces Noirs et les autochtones d'Amérique à peau rouge. Nous emprunterons à ce propos quelques extraits au savant professeur D.W. Jeffreys de Johannesburg (Nègres précolombiens en Amérique, dans la revue Scientia, juillet-août 1953, Como, Italie), et l'on observera entre autres choses que le **Brésil fut d'abord le nom d'une île des Antilles, avant de devenir le grand pays actuel de l'Amérique du Sud** :

« **Ferdinand Colomb nous déclare que son père** (Christophe Colomb) fut principalement influencé dans sa conviction de l'étroitesse de l'espace entre l'Espagne et l'Asie par l'opinion de l'astronome arabe al-Fergânî ou Alpagan. Sir Clements Markham, dans sa traduction du **Livre de la connaissance du monde** [1], qui fut compilé par un moine franciscain au milieu du

---

1. Il s'agit là d'un ouvrage espagnol : **Libro del conoscimiento**, rédigé par un Franciscain inconnu, d'Espagne, au milieu du 14e siècle, qui avait terminé ses voyages à Séville. Le ms. fut publié **pour la** première fois en 1877, par Marcos Jménez de la Espada. Nous empruntons les notes à la traduction anglaise (de Sir Clements Markham, dans la série de la Hakluyt Society, Londres 1912) intitulée : Book of the Knowledge of the Kingdoms, Lands, and Lordships that are in the World, and the Arms and Devices of each Land and Lordship, or of the Kings and Lords who possess them. Le passage cité dans le texte, ainsi que les notes suivantes se trouvent aux pp. 28-29 de la traduction anglaise :

leño, lignum, bois, nom générique pour toute espèce de vaisseau.
Gresa, faute de copie dans les mss. pour Graciosa.
Bezimarin, Vachi- Marini, Isla de los Lobes.
Rachan, Roque del Este.
Uegimar, Ce nom n'est pas cité dans les 2 mss. C'est le même que Benimarin. Est-ce une faute de copiste, ou s'agit-il de Guimar, a Tenerife ?
Argania, est une localité dans la Gran-Canaria.
Lecmane, Madeira. Dans les Portilani d'Andres Blanca et de Benicasa, on écrit Lecname.
Brasil, Terceira.
Columbaria, Rico, dans les Açores.
Conejos, Corvo, dans les Açores.

quatorzième siècle, écrit : « Je parcouru une très grande distance le long de la côte (africaine atlantique) en traversant les plages... J'embarquai sur un leño (lignum, un nom générique pour tous les bateaux) avec quelques **Maures,** et nous arrivâmes à la première île qu'ils appelaient Gresa. Puis nous arrivâmes à l'île Lançarote, qu'ils appelèrent ainsi parce que les indigènes tuèrent un Génois de ce nom. De là je m'en fus à une autre île appelée Bezimurin, puis à une autre : Rackan. Il y a aussi Alegrança, Vegimar, Forte Ventura et Canaria. J'allai vers une autre appelée Ténérife, une autre appelée l'Isla de Inferno, une autre, Cumera, une Ferro, une Aragania, une Salvaje, une Disierta, une Lecmane, une Puerto Santo, une Lobo, une Cabras, **une autre Brasil,** une autre Columbaria, une Ventura, une San Jorge, une Conejos, une Cuervo-Marines, en sorte qu'il y avait, en tout, 25 îles.

« On avait donc en 1350 une connaissance précise des îles... Certains de ces noms concernent des îles situées dans les Açores, et on note aussi le nom de Brésil, de consonance arabe. Une connaissance aussi intime de ces îles constitue une indication claire, du fait qu'il y avait un commerce régulier et non occasionnel entre elles ; et une seule puissance maritime alors existante : les Arabes... Le nom de Brasil... devait probablement se rapporter à l'une des Petites Antilles, par exemple la Barbade, et non pas au Brésil actuel... Entre les îles de l'Atlantique, connues par les Arabes et les Amériques, se trouve la région des calmes équatoriaux... Mais de tels parages, s'ils faisaient le désespoir de la navigation à voile, étaient, grâce à leur grand calme, très praticables pour les vaisseaux mus à la rame, et les pluies abondantes assuraient l'eau potable... Christophe Colomb rapporte que des pirogues, partant de la côte de Guinée chargées de marchandises, se dirigeaient vers l'ouest. Il affirme aussi l'arrivée de semblables pirogues aux Amériques. Jane (traducteur du Journal de Christophe Colomb, à son troisième voyage, 1930, C. 271), écrit : « ...qu'il pensait, pour vérifier la véracité de ce que les Indiens d'Espagnola (Haïti) affirmaient, qu'ils étaient arrivés dans leur île par le sud et par la direction du peuple noir du sud-est, et qu'ils avaient des pointes de javelots faites d'un métal qu'ils appelaient **guanin...** »

« **Nègres précolombiens aux Amériques.** — Weiner (Africa and the Discovery of America, Philadelphie, 1922, 11,137) rapporte : « Des Nègres habitaient à Darien avant 1513, c'est-à-dire avant qu'aucun homme blanc y ait établi une colonie permanente ». Peter Martyr (une connaissance de Christophe Colomb) écrit : « Les Espagnols trouvèrent des esclaves nègres dans le pays. Ils vivent dans des régionse situées à un jour de marche de Quarequa, et ils sont féroces et cruels... Les indigènes de Quarequa sont en guerre incessante avec ces Nègres. Le massacre ou l'esclavage, telle est l'alternative d'avenir des deux peuples ». Gormara remarque d'une manière analogue : « Balboa trouva des nègres, esclaves du chef. Il leur demanda d'où ils étaient venus, mais ne surent pas le dire ; ils ne savaient rien de plus, à savoir que des hommes de couleur vivaient dans le voisinage et qu'ils étaient constamment en guerre avec eux... » Quatrefages, d'après Donelly (1950, 136, **Atlantic,** Londres) rapporte : « Des populations noires ont été trouvées en Amérique en petit nombre seulement, comme tribus isolées parmi les populations très différentes. Tels sont les **Charruas du Brésil,** les Caribés Noirs de Saint-Vincent dans le Golfe du Mexique, les Jamassi de Floride... telle est encore la tribu dont Balboa a vu des représentants lors de son passage de l'Itsthe de Darien en 1513 ».

Wright (Negro Companions of the Spanish Explorers, dans la revue American Anthropologist, 1902, IX, 217) mentionne : « ...des poteries américaines anciennes représentent des physionomies ayant des traits nettement africains ».

Le Professeur Hooton (**Apes, Men and Morons,** Londres 1938, 183) rapporte que dans la vallée Pecos River qui, coulant à travers le Texas et le Nouveau-Mexique, se jette dans le Golfe du Mexique, il a trouvé des sépultures précolombiennes : « ...des crânes de groupes nègres venus de ces parties d'Afrique où les Nègres ont communément une influence perceptible de sang blanc, hamitique. Néanmoins, du point de vue métrique et indiciel, le type pseudo-négroïde des Pecos est beaucoup plus rapproché du type nègre africain, que beaucoup ds types contemporains de Pecos ».

Autre preuve de l'existence de Nègres precolombiens : Jackson (Shells as Evidence of the Migrations of Early Culture, Manchester, 1917 186, 188) écrit : « Une preuve intéressante de l'emploi ancien de cauris comme monnaie en Amérique du Nord est révélée dans une description détaillée sur les **Mœurs aborigènes dans la vallée de Tennessee,** par C.B. Moore. Dans sa description des Boden Mounds, Marshall County Alabama, l'auteur nous informe que dans le crâne N° 44 ainsi que dans le corps du tumulus A, il y avait des fragments d'un gros coquillage marin bivalve et cinq coquilles, certaines très abîmées, qui avaient été percées pour les enfiler comme des grains de chapelet ».

« Des chiens n'aboyant pas sont une curiosité et firent impression sur Christophe Colomb lorsqu'il en rencontra lors de son premier voyage, en accostant à Cuba... On peut bien se demander d'où venait ces roquets n'aboyant pas ! Est-ce une coïncidence ? Les chiens des Nègres d'Afrique n'aboient également pas ».

Dans l'art américain précolombien, on a également trouvé des sculptures représentant des Noirs aux lèvres épaisses, etc. Terminons ces emprunts au Professeur Jeffreys, avec la mention tout à fait acceptable, que les denrées d'origine américaine se sont répandues en Afrique précolombienne :

« Bonafous (**Histoire naturelle agricole et économique de maïs,** Paris, 1836, 1) mentionne « ...et Santa Rosa de Viterbo croit que le maïs aurait été apporté en Espagne par les Arabes

au treizième siècle » [1]. A l'appui de cette affirmation, il faut mentionner que les premiers noms européens appropriés à cette céréale les associent aux Arabes ; tels grano turco (Italie), sarazin corn (Angleterre, 1621), Triticum Turcicum (Hollandais, 1552), Trigo de Turkina (Espagne), Turkish heude (Suède), Turkie Cornes (Angleterre, 1597), türkisches Korn (Allemagne). A noter que, même en Espagne où beaucoup considèrent Christophe Colomb comme le premier introducteur du maïs dans l'Ancien Monde, on l'appelle Trigo des Turkina. L'enchaînement logique à ce grain d'un nom désignant les Arabes, est une indication claire de sa provenance, lorsqu'il fut introduit en Europe.

« Conclusion. — Je suis maintenant en mesure d'affirmer le postulat suivant : longtemps avant Christophe Colomb, les navigateurs arabes et les trafiquants d'esclaves arabes ont eu des contacts répétés avec les Amériques. Cette supposition est justifiée et confirmée par la présence d'interprètes arabes dans les îles atlantiques, la connaissance et la situation de ces îles et d'un lieu appelé Brazil. Les noms arabes de ces îles, du pic de Ténériffe, sont une indication qu'ils étaient bien connus avant que les Espagnols et les Portugais, les ennemis avoués des Arabes, eussent pris possession de ces îles. Ces navigateurs reprenant la mer aux Amériques pour le voyage de retour en Afrique, auront chargé de provisions de provenance américaine et deux d'entre elles, se conservant le mieux, sont le maïs et le manioc. On a ainsi une explication de la présence de deux cultures agricoles américaines en Afrique, avant que Christophe Colomb ne soit jamais allé aux Amériques, et qui offre en outre une explication de la maladie, mentionnée par Lady Lugard (A Tropical Dependency, London, 1905, 124), en 1324, qui frappa une grande partie de la caravane de Mansa Musa à Touat ('In Salâh). C'est précisément ce que provoque le **pulex penetrans**, sorte de puliculaire de l'Amérique tropicale. Ces navigateurs, au départ de l'Afrique, devaient charger les denrées alimentaires locales, et celles de meilleure conservation, l'igname et la colocase, toutes deux ayant été trouvées par ailleurs cultivées en Amérique lorsque Christophe Colomb y arriva. La présence des nègres dans ce pays, les têtes en pierres rondes représentant les nègres, ainsi que des vases de poterie gravées de physionomies de nègres, deviennent explicables ». (Fin des citations de Jeffreys).

TEMOIGNAGE PHILOLOGIQUE

Pour terminer, nous empruntons quelques renseignements au commandant G. Cauvet (**Les Berbères en Amérique**, Alger, 1930), grâce à M. le Professeur Ch. Pellat, qui a attiré notre attention sur cet ouvrage :

« Quelques années avant la conquête de la Gaule transalpine par Jules César, Quintus Cœrilius Metellus Céler, propréteur, qui gourvernait la Cis-alpine, reçut, dit-on, en cadeau d'un chef germain, des hommes noirs d'une race inconnue, que la mer avait jeté sur les côtes de la Germania. (Pline les prend pour Indiens). ...En réalité, c'était des Indiens d'Amérique. Jusqu'à la découverte de l'Amérique (par Christophe Colomb), on compte au moins quatre autres faits authentiques du même genre, et Beuchat les a enregistrés dans son Manuel d'archéologie ancienne, p. 40) » (p. 7).

« En recherchant les origines de Touareg, j'ai constaté que certains noms de peuples berbères étaient portés des tribus indiennes d'Amérique » (p. 9).

« Une tribu d'Almamy habitait le Honduras... ayant précédé de peu l'arrivée de Colomb... Le mot Almamy, corruption du mot arabe El-Imâm..., a été adopté par les indigènes du Futa Djalon, pour désigner le prince qui les gouverne » (pp. 100-101).

« Chez diverses tribus d'Amérique du Sud, la Gandoura, vêtement flottant spécial aux Berbères du Nord... » (p. 103).

« Certains vases d'Amérique... se rapprochent comme inspiration des poteries kabyles » (p. 108).

« Les Huares sont des Indiens du Nicaragua établis au Mexique. (Les Houara avaient donné leur nom à l'île de Palma qui s'appelait Bene Hoare) » (p. 295).

« Chapitre IV. Nomenclature des noms de tribus communes à la Berbérie et à l'Amérique » (pp. 185-430). Signalons en passant que Cauvet y relève 77 noms, dont certains semblent être douteux.

---

1 En nous référant directement à la source citée par Jeffreys, nous avons constaté quelques légères différences. Voici ce qu'on lit textuellement :

« Le premier botaniste, qui a parlé de Maïs, Bock, dans un livre allemand imprimé en 1532, 40 ans après la découverte de l'Amérique, dit que cette plante fut apportée de l'Arabie-Heureuse en Allemagne, et qu'on la nommait **blé d'Asie, grand blé, et grand roseau** (typha magna) (p. 11).

« Selon cette charte, publiée par Malinari (**Storia d'Incisa e del già celebre sur Marchesato**, Asti, 1810, ...) ce fut dans l'année 1240, à une des époques où les peuples de l'Europe se mêlèrent avec ceux de l'Orient, que deux compagnons d'armes de Boniface III, marquis de Montferrat, rapportait de l'Asie Mineure (Anatolie) une espèce de grain blanc et jaune qu'ils donnèrent aux habitants du bourg d'Incisa, dans le Haut-Monferrat, en leur désignant ce grain sous le nom de Maliga » (p. 12).

« On lit parallèlement qu'un auteur portugais, Santa Rosa de Viterbo, infère d'un acte daté de 1289, que le Maïs était connu en Portugal au 13e siècle... une telle conjecture s'accorde avec l'opinion de Valcarcel (**Agricultura general, y gobierno de la Casa del Campo**, Valencia, 1768-86), et d'autres auteurs qui prétendent que les Arabes apportèrent le Maïs dans la Péninsule Hispanique ». (cf. **Histoire naturelle agricole et économique de Maïs**, par Matthieu Bonafous, Paris 1836).

Les autres extraits de Jeffreys semblent provenir d'autres sources. J'ajoute en passant qu'en turc le mot maïs est « **Misir** », et le même mot désigne l'Egypte.

QUELQUES FAITS DIVERS

Dans son travail érudit, « Arab awr Amerika » (dans : le Ma'ârif, Azamgarh/Inde, 1939, t. **43**, pp. **165-186, 245-259**), Sulaimân **Nadwi** cite les prélogomènes d'Ibn Khaldoun (p. **45**) qui mentionnent qu'au milieu du 8ᵉ siècle de l'Hégire — 14ᵉ siècle de l'ère chrétienne — certains pirates européens avaient, par hasard, atteint une île dans l'Atlantique ; ils avaient fait quelques prisonniers qu'ils vendirent sur la côte du Maroc. Lorsque les esclaves apprirent suffisamment l'arabe, ils racontèrent au Sultan que, dans leur île d'origine, on ne connaît pas le fer ; c'est avec de la corne qu'on laboure la terre, et ce sont des pierres qu'on emploie dans les combats ; et qu'ils adoraient le soleil, etc. Ibn Khaldoun ajoute que, c'est par hasard qu'on parvient à cette île, et non par un voyage délibéré.

Sulaimân Nadwi cite ensuite les recherches de Leo Weienr (**Africa and the Discovery of America,** Philadelphie, 1922-4), pour signaler que les langues des Américains de peau rouge contiennent des mots arabes datant au moins du 13ᵉ siècle ; ces mots sont de formes employées dans les langues africaines ; et que Colomb avait trouvé en Amérique des pièces d'or, qui avaient été importées de l'Afrique occidentale, et que les marins, à cette époque, cachaient leurs cartes maritimes.

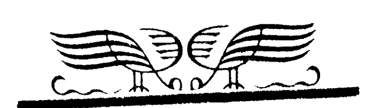
On se souviendra qu'en décembre 1930, on avait découvert au Mexique, dans une région auparavant jamais fréquentée par les Européens, toute une peuplade mulsulmane, qui parlait encore l'arabe, et disait être arrivée là-bas depuis de longs siècles. Dans des excavations, on a trouvé des monnaies arabes au Mexique.

On ne peut pas oublier que le premier voyage de Colomb date de l'année même où les Musulmans furent obligés d'évacuer Grenade, en Espagne. C'est une époque où les Musulmans livraient certes des batailles qu'ils perdaient, mais non sans infliger de lourdes pertes aux adversaires. De là, l'arrière-plan des mœurs et des règles de la piraterie dans les ouvrages du Droit international rédigés en Europe, règles qui visaient surtout les navires musulmans qui défendaient leurs légitimes intérêts contre ceux des Européens.

CONCLUSION

Ces quelques données éparses montreron
peut-être que l'histoire de l'humanité est no
seulement une chaîne continue, mais interdé
pendante. Aucune race, aucune époque, ne peu
prétendre au monopole des inventions et de
découvertes : tout vient des données et des fait
antérieurs si primitifs soient-ils. Il suffit de s
reporter à Mill (Encyclopaedia Britannica, s.
Geography, 14ᵉ édit) qui écrit : « Ils (c'est-à-di
les marchands aventureux de Tyr et de Sidon
d'origine phénicienne) atteignirent les Açor
puisque les monnaies carthaginoises du qu
trième siècle avant J.C., ont été trouvées da
l'île de Corvo » (la plus occidentale des Açore
Ce sont les Musulmans qui se sont implant
aussi bien dans la Phénicie que dans Cartha
et en Espagne, bien avant l'essor de la cultu
chez les divers peuples de l'Europe occide
tale. Rien d'étonnant alors à ce que ces dernie
aient profité des connaissances et des traditio
de leurs devanciers, comme ceux-ci, des leurs.

NOTE. — *La rédaction de la Revue a m*
le style de certains passages même des citatio
au grand regret de l'auteur, et il n'est p
possible, lors de la correction des épreuves
rétablir l'original. (M. H.)



Article Publié par :
Présence Africaine nᵒˢ 17-18 (février-Mai 1958)
— Pensée Chiite nᵒ 11 (Mars 1962)
— France-Islam nᵒˢ 13-14 (Mars - Avril 1968)
— Al-Itihad IV 2 en Anglais (March 1968)